

ce qui sent la rudesse, et ne satisfait pas l'oreille et le goût, pèche contre l'harmonie et doit être regardé comme un défaut.

Il est un heureux choix de mots harmonieux ;  
Fuyez des mauvais sons les concours odieux.  
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée  
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

(Boileau, *Art poétique*).

4348. — Une *cacophonie* est une faute de langage contre l'harmonie. Ce mot, formé du grec *kakos* mauvais, et de *phônè* son ou voix, signifie *mauvaise consonnance*. Il est opposé à *euphonie*, formé du grec *eu* bien, et de *phônè*, et signifie *consonnance agréable*. *La pluie a fait bien du bien à la terre, — Qu'attend-on donc tant? — Si l'on le lui rappelle. — Il lit joliment couramment*, sont des cacophonies.

4349. — L'harmonie veut que les phrases ne soient pas terminées par une chute trop brusque ; il faut les arrondir et les terminer autant que possible, par les parties les plus longues. Exemple : *Je trouve une jouissance dans les plaisirs de la campagne. Je trouve dans les plaisirs de la campagne une jouissance que rien ne peut égaler*. Il serait incorrect de dire : *Je trouve dans les plaisirs de la campagne une jouissance*.

4350. — L'*amphibologie* ou *équivoque* a lieu quand une phrase peut offrir deux sens différents. Le génie de la langue française rejette d'une manière absolue tout ce qui n'est pas d'une clarté parfaite. Exemple : *La première action de l'homme fut de se révolter contre son créateur, et d'employer tous les avantages qu'il en avait reçus pour l'offenser* ; on pourrait croire que l'homme a reçu ces avantages pour offenser Dieu. (Du grec *amphibolos* ambigu, dont la racine est *amphi* double, et de *logos* discours.)

4351. — Une *néologie* est un mot nouveau dont l'usage n'est pas encore consacré. Il en est quelquefois de nécessaires, quand il s'agit de rendre une idée pour laquelle la langue manque d'expression ; tels sont les noms donnés aux nouvelles inventions. La *néologie* devient un défaut quand on en fait abus sans nécessité, et prend alors le nom de *néologisme*. (Du grec *néos* nouveau, et *logos* discours.)

4352. — On appelle *idiotismes* les locutions ou tournures de phrase particulières à une langue. Les idiotismes ne peuvent se rendre dans une langue étrangère que par des locutions équivalentes, mais ne peuvent être traduits mot à mot.

4353. — Les idiotismes français se nomment *gallicismes* ; ceux de la langue latine, *latinismes* ; ceux de la langue grecque *hellénismes* ; ceux de la langue anglaise, *anglicismes* ; ceux de la langue allemande, *germanismes*.

4354. — Parmi les gallicismes on peut citer les expressions sui-

vantes : De bonne heure. — A la bonne heure. — Beau-père ; beau-frère ; belle-sœur, etc. — Il y a. — Avoir faim ; avoir soif ; avoir chaud ; avoir froid. — Avoir beau faire. — Avoir l'air méchant. — Je crains qu'il ne vienne. — J'ai reçu le jour à Paris. — Je ne saurais vous le dire. — Je n'ai garde d'y manquer. — Faire faire, etc.

## CHAPITRE IX.

### DE LA CONSTRUCTION ET DES FIGURES DU STYLE.

#### § I. — Notions générales.

4355. — La construction d'une phrase consiste dans l'ordre et l'arrangement des mots, conformément au génie de la langue.

4356. — L'ordre des mots, selon la succession naturelle des idées est celui-ci : Le sujet, le verbe, le régime direct et le régime indirect ; chacune de ces parties étant suivie de ses modificatifs ou compléments.

4357. — La construction est appelée *directe*, *grammaticale* ou *naturelle*, quand l'arrangement des mots a lieu selon l'ordre naturel des idées, et quand tous les mots nécessaires à l'expression de la pensée sont exprimés sans retranchement et sans répétition inutile. Mais, soit pour éviter la sécheresse et la monotonie de la construction grammaticale, soit pour ajouter de la force ou de la clarté au discours, on s'écarte souvent de la forme régulière, ce qui donne lieu à la construction figurée.

4358. — Les figures de style consistent dans certaines tournures de phrase qui s'écartent de l'ordre naturel des mots, pour rendre le discours plus concis, plus énergique, plus harmonieux, plus élégant ou plus pathétique. Le langage figuré est celui où abondent les figures.

4359. — Parmi les figures de style on distingue : 1<sup>o</sup> Les figures de mots, qu'on appelle aussi figures grammaticales ; 2<sup>o</sup> les tropes ; 3<sup>o</sup> les figures de pensées.

#### § II. — Figures de mots.

4360. — Les figures de mots peuvent se diviser en figures de mots relatifs, appelées aussi figures de construction ou de syntaxe, et en figures de mots absolus.

4361. — Les figures de mots relatifs dépendent de l'ordre des

mots et des relations qu'ils ont entre eux ; ce sont : l'*ellipse*, le *pléonasme*, l'*inversion* ou *hyperbate*, la *syllèpe* ou *synthèse*.

Les figures de mots absolus tiennent aux mots considérés en eux-mêmes et isolément ; ce sont : la *répétition*, la *disjonction*, la *parenthèse*, la *synonymie* et l'*onomatopée*. Ces figures ne sont point des tropes, parce que les mots y conservent leur signification propre ; ce ne sont point des figures de pensées, parce que ce n'est que des mots qu'elles tirent ce qu'elles sont ; elles n'appartiennent point aux figures de construction, parce qu'elles ne s'écartent pas de la simplicité de l'ordre grammatical.

1362. — L'*ELLIPSE* est une figure qui consiste dans la suppression de certains mots qui seraient nécessaires pour rendre la construction complète, mais qui sont inutiles au sens.

1363. — Pour que l'ellipse soit permise il faut que l'esprit puisse suppléer sans effort les mots sous-entendus. Exemples : *Quand viendrez-vous ? Demain* ; c'est-à-dire je viendrai demain. — *Qui m'aime me suive* ; c'est-à-dire je demande que celui qui m'aime me suive. — *Autres temps autres mœurs* ; c'est-à-dire quand les temps sont autres, les mœurs sont autres.

L'ellipse est quelquefois plus hardie et peut être considérée comme une licence qu'on ne souffrirait pas dans un écrivain médiocre. Exemples : *Le bon esprit nous découvre notre devoir, nous engage à le faire ; s'il y a péril, avec péril* ; c'est-à-dire à le faire malgré le péril (Labruyère). — *Je l'aimais inconstant ; qu'eussé je fait fidèle !* c'est-à-dire je l'aimais quoique tu fusses inconstant, qu'eussé-je fait si tu eusses été fidèle (Racine ; *Andromaque*.)

Le pronom *qui* et la conjonction *si* sont quelquefois employés par ellipse, comme dans ces phrases : *Chacun apporte son offrande ; qui des fruits, qui des fleurs, qui des animaux*. — *A la campagne je me porte bien ; si à la ville, je suis toujours malade*. Ces sortes d'ellipses imitées du latin, quoique employées par de bons écrivains, sont regardées par la plupart des grammairiens comme contraires au génie de la langue.

*Remarque.* « Les grammairiens, dit Condillac, prétendent que l'ellipse doit être autorisée par l'usage ; mais il suffit qu'elle le soit par la raison ; ainsi ne demandez pas si une expression est usitée, mais si l'analogie autorise à s'en servir. »

1364. — L'ellipse est vicieuse quand elle rend le sens louche et équivoque. Exemple :

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux. (Voltaire ; *Zaïre*.)

On pourrait croire que le sens est : J'eusse été chrétienne dans Paris et j'eusse été musulmane en ces lieux ; tandis que l'auteur a

voulu dire : J'eusse été chrétienne dans Paris, je suis musulmane en ces lieux.

1365. — LE *PLÉONASME* est une figure qui consiste dans la répétition d'un mot ou d'une pensée ; c'est-à-dire dans une surabondance de mots qu'on pourrait retrancher sans nuire au sens. C'est le contraire de l'ellipse. (Du grec *pléonasmós* ; fait de *pléos*, plein.)

Le pléonasme est permis toutes les fois qu'il ajoute à la phrase de l'énergie, de la grâce et de la netteté. Exemples :

*Je l'ai vu de mes propres yeux.*

Et que me fait à moi cette Troie où je cours ? (Racine ; *Iphigénie*.)

1366. — Le pléonasme est vicieux quand il n'offre qu'une répétition inutile de mots et de pensées. Exemples : *Une maladie incurable aux remèdes*. — *Je fus forcé malgré moi*. — *Je n'ai seulement qu'à paraître*. — *Une tempête orageuse*.

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,  
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas. (Corneille ; *Rodogune*.)

1367. — La superfluité des idées et des pensées s'appelle *périsologie* (du grec *périsos*, superflu et *logos*, discours), et la répétition inutile des mots s'appelle *battologie* (du nom d'un roi de Carie, nommé Battus, qui bégayait).

*Remarque.* On pourrait dès lors réserver le mot *pléonasme*, pour exprimer la surabondance utile, et ne le prendre qu'en bonne part, puisqu'on a des termes pour exprimer la surabondance vicieuse.

1368. — L'*INVERSION* ou *HYPERBATE* est une figure qui consiste dans la transposition des mots à une autre place que celle qu'ils doivent occuper dans la construction naturelle.

1369. — L'inversion est permise quand elle donne de la grâce au style, en lui ôtant la sécheresse et l'uniformité de la construction grammaticale. Elle est surtout d'un usage fréquent dans la poésie, où l'on admet des inversions que l'on ne pourrait se permettre dans la prose. Exemples : *Malheureux est celui qui oublie la vertu*. — *Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre ?* — *De ce nid à l'instant sortit une multitude de jolis petits oiseaux*. — *Des humaines douleurs la mort est le remède*.

La construction directe de ces phrases serait : Celui qui oublie la vertu est malheureux. — Tous les rois de la terre peuvent quoi contre Dieu ? — Une multitude d'oiseaux jolis et petits, sortit à l'instant de ce nid. — La mort est le remède des douleurs humaines.

1370. — L'inversion est vicieuse, 1<sup>o</sup> quand on emploie en prose celles qui ne sont usitées qu'en poésie ; 2<sup>o</sup> quand elle est forcée et qu'elle rend la phrase confuse et équivoque ; 3<sup>o</sup> quand elle sépare

les relatifs *qui, que, dont*, de leur antécédent. Exemples : *Croyez-vous pouvoir ramener ces enfants égarés par la douceur ? — J'ai acheté une maison pour ma sœur que j'ai trouvée fort belle.*

1371. — LA SYLLEPSE OU SYNTHÈSE est une figure par laquelle on fait accorder un mot avec celui auquel il correspond dans la pensée, et non avec celui auquel il correspond grammaticalement. Exemples :

Entre le *pauvre* et vous, vous prendrez Dieu pour Juge ;  
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,  
Comme *eux* vous fûtes pauvre, et comme *eux* orphelin.  
(Racine ; *Athalie*.)

Le pronom *eux* est au pluriel, parce que, dans la pensée, il se rapporte à la multitude des pauvres, tandis que grammaticalement il faudrait le singulier *lui*.

*Moïse dit au Seigneur : Que ferai-je à ce PEUPLE ; bientôt ILS me LAPIDERONT.*

*C'est un sage législateur qui, ayant donné à SA NATION des lois propres à LES rendre BONS et HEUREUX, LEUR fit jurer qu'ILS ne VIOLERAIENT jamais une de ses lois pendant son absence* (Fénélon ; *Télémaque*.)

1372. — LA RÉPÉTITION est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois le même mot pour insister sur quelque preuve ou sur quelque vérité. Exemples :

Tendre épouse, c'est toi qu'appelait son amour ;  
Toi qu'il pleurait la nuit, toi qu'il pleurait le jour. (Delille. *Virgile*.)  
L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile ;  
La vertu sans argent est un meuble inutile ;  
L'argent en honnête homme, érige un scélérat ;  
L'argent seul au palais peut faire un magistrat. (Boileau.)

La répétition vicieuse s'appelle *battologie* (Voy. n°4367).

1373. — LA DISJONCTION est une figure qui consiste à supprimer les particules conjonctives pour rendre le discours plus rapide. Exemple :

Français, Anglais, Lorrains que la fureur assemble,  
Avançaient, combattaient, trappaient, mouraient ensemble.  
(Voltaire ; *Henriade*.)

1374. — LA PARENTHÈSE est une figure par laquelle on intercale, dans le courant d'une phrase, une autre phrase ayant un sens distinct et détaché. Exemple : *La mort* (écoutez, *grands du monde*) *n'épargne pas les somptueux palais.*

La phrase intercalée est ordinairement renfermée entre les deux signes appelés *parenthèses* ( ) ; aujourd'hui on emploie de préférence les tirets — — et l'on réserve la parenthèse pour les citations et renvois.

Il faut éviter l'abus de la figure appelée *parenthèse* ; lorsqu'elle est trop multipliée elle embarrasse et obscurcit le discours.

1375. — La parenthèse diffère de la phrase incidente, en ce que cette dernière, bien qu'accessoire, a une liaison plus intime avec la phrase principale dont elle est le développement, tandis que la parenthèse en est complètement détachée.

1376. — LA SYNONYMIE (n° 15) consiste dans l'emploi de mots ayant une signification générale semblable, quoique, considérés sous des rapports particuliers, ils aient entre eux des différences sensibles. *Rivière* et *ruisseau* sont synonymes ; l'idée générale qui leur est commune est celle d'eau courante ; l'idée particulière consiste dans l'étendue.

1377. — L'ONOMATOPÉE (n° 20) consiste dans l'emploi de mots imitatifs, comme *tonnerre, gronder, murmure, fracasser*. Les noms des cris des animaux sont ordinairement des onomatopées ; tels sont : *hurler, beugler, roucouler, miauler, aboyer, bêler*.

1378. — L'onomatopée soutenue constitue l'harmonie imitative. Exemple :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes.  
(Racine ; *Andromaque*.)

Indomptable taureau, dragon impétueux,  
Sa croupe se recourbe en replis tortueux. (Racine ; *Phèdre*.)

### § III. — Des tropes.

1379. — LES TROPES sont des figures qui changent la signification des mots. *Trope* vient du grec *tropos*, tour, circuit ; parce que, quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier autre chose que dans le sens propre. On les appelle aussi quelquefois *fleurs de rhétorique*, d'où est venue l'expression de *style fleuri*.

1380. — On entend par *sens propre* le sens primitif d'un mot, comme quand on dit : *le feu brûle, la lumière du soleil*. Le sens figuré est une nouvelle signification donnée à un mot par suite d'une comparaison faite avec le sens primitif de ce mot, comme dans : *Le feu de ses yeux ; la lumière de l'intelligence*.

La nature des tropes est de faire image en donnant du corps et du mouvement à toutes les idées ; mais il faut s'en servir avec discernement.

1381. — Les principaux tropes sont : *La métaphore, l'allégorie, la catachrèse, la métonymie, la synecdoche ou synecdoque, l'antonomase, l'antiphrase ou euphémisme, l'ironie et l'hyperbole*.

Remarque. Les noms de *catachrèse, métonymie, synecdoque, antonomase* sont peu familiers et appartiennent plutôt à la rhétorique

qu'à la grammaire. Ces figures sont généralement confondues avec la métaphore dont elles ne sont que des variétés.

LA MÉTAPHORE (du grec *metaphora*, transposition, formé de *meta* en dehors, et *phéro* je porte) est une figure qui consiste à transporter un mot du sens propre au sens figuré (1380). Exemples : La rapidité de la pensée; la chaleur du sentiment; la dureté de l'âme; les chaînes de l'esclavage; les nœuds de l'hymen.

1382. — La métaphore est vicieuse quand la comparaison est fautive, peu naturelle, basse ou triviale par rapport au sujet, et quand elle est établie entre des choses antipathiques de leur nature. Exemples : Le déluge fut la lessive générale dans la nature. Dieu lava la tête à son image. Je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux. La charrue écorche la plaine. Un torrent qui s'allume. L'aveugle Renommée.

1383. — L'ALLÉGORIE est une métaphore continuée; elle se compose d'un sujet dont les différentes parties présentent une suite de métaphores. Les fables et les paraboles ne sont autre chose que des allégories. Exemple : Voltaire dit, en parlant de Rome :

Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,  
En pressant l'Univers est lui-même ébranlé;  
Il penche vers sa chute, et contre la tempête,  
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

1384. — LA CATACHRESE (du grec *katachresis*, abus) est une espèce de métaphore qui consiste dans l'emploi d'un mot par comparaison pour rendre une idée pour laquelle on n'a pas d'expression. Exemples : *Un cheval ferré d'argent; une feuille de papier; à cheval sur un bâton; une plume d'acier.*

1385. LA MÉTONYMIE (du grec *metonymia*, changement de nom), consiste à prendre 1<sup>o</sup> La cause pour l'effet ou l'effet pour la cause : *Vivre de son travail; Les plaisirs de l'été; Pélon n'a plus d'ombre;* 2<sup>o</sup> Le contenant pour le contenu : *Boire une bouteille;* 3<sup>o</sup> Le signe pour la chose signifiée : *Être revêtu de la pourpre; Porter le poids de la couronne;* 4<sup>o</sup> le possesseur pour la chose qu'il possède ou l'auteur pour la chose : *Les habitants ont été incendiés; Voilà de beaux Rubens.*

1386. — LA SYNECOCHE ou synecdoque (du grec *synecdoché*, compréhension) consiste à prendre 1<sup>o</sup> Le genre pour l'espèce ou l'espèce pour le genre : *Les mortels* (pour les hommes); *Un paradis terrestre* (pour un endroit délicieux); 2<sup>o</sup> la partie pour le tout : *Cent voiles* (pour cent vaisseaux); *cent feux* (pour cent familles); *mille âmes* (pour mille habitants); 3<sup>o</sup> le singulier pour le pluriel : *Le Français aime la gloire;* 4<sup>o</sup> le nom de la matière pour le nom de la chose qui en est faite : *L'airain vomit la mort;* 5<sup>o</sup> le

lieu où se fait une chose pour la chose même : *Un cachemire; Du Champagne.*

1387. — L'ANTONOMASE (du grec *antonomasia*, fait de *anti*, au lieu de, et de *onuma*, nom), consiste dans l'emploi d'un nom propre pour un nom commun, ou d'un nom commun pour un nom propre. Exemples : *L'orateur romain* (pour Cicéron). *Louis XI fut le Néron français. Louis XIV eut son Mécène.*

1388. — L'ANTI-PHRASE OU EUPHÉMISME est une expression par laquelle on déguise ce que le terme propre peut avoir de désagréable ou d'inconvenant, soit par une expression adoucie, soit en disant précisément le contraire de ce qu'on pense, tout en laissant deviner le sens véritable. L'euphémisme est quelquefois une sorte d'ironie. C'est par euphémisme qu'on dit : *Il a fait de mauvaises affaires*, pour *il a fait banqueroute*; *Il est trop bon*, pour *Il n'a pas assez d'esprit*; *Je vous donnerai le surplus une autre fois*, pour *je ne veux pas vous en donner davantage*. C'est encore par euphémisme que la mer Noire était appelée par les Anciens *Pont Euxin* (Pontus Euxinus), ce qui veut dire *mer hospitalière*, quoiqu'elle fût sujette aux tempêtes, et que les bords en fussent habités par des peuples féroces.

1389. — L'IRONIE consiste à dire précisément le contraire de ce qu'on pense ou de ce que l'on veut faire entendre, pour tourner quelqu'un en ridicule. Exemple :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile;  
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;  
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru;  
Cotin à ses sermons traînant toute la terre,  
Fend des flots d'auditeurs pour aller à la chaire;  
Sofal est le phénix des esprits élevés;  
Perrin... Bon, mon esprit! courage, poursuivez!  
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie  
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

(Boileau.)

1390. — L'HYPÉROLE (du grec *hyperbolé*, excès, fait de *hyper*, au delà et de *bollo*, je jette), exprime une exagération en plus ou en moins, afin de frapper l'imagination plus vivement qu'elle ne le serait par la réalité. Exemples : *Des ruisseaux de larmes inondèrent ses joues. — Je vous le répète pour la millième fois. — Il va plus vite que le vent.*

#### § IV. — Figures de pensées.

1391. — Les figures de pensées reposent plutôt sur l'idée que sur les expressions, et subsistent malgré le changement des mots. Elles sont très-nombreuses; les principales sont : *L'interrogation l'apostrophe, l'exclamation, la prosopopée, l'imprécation, la péri-*

phrase ou circonlocution, l'antithèse, la comparaison, le parallèle, l'allusion, la gradation, la suspension. Quelques auteurs placent l'ironie et l'hyperbole parmi les figures de pensées.

NOTA. Les figures de pensées appartenant plutôt à la rhétorique qu'à la grammaire, nous ne les mentionnons ici que pour mémoire, nous bornant à expliquer celles qui ne le sont pas suffisamment par leur nom.

1392. — LA PROSOPOPÉE (du grec *prosopopœia*) consiste à prêter la vie et le sentiment aux êtres inanimés, réels ou imaginaires. Exemple :

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire :  
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire  
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !  
Répondez, cieux et mers, et vous terre, parlez !  
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?  
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?

(Racine fils ; *La Religion*).

1393. — LA PÉRIPHRASE OU CIRCONLOCUTION (dont la racine est *péri* autour) consiste à rendre la pensée par des moyens détournés pour éviter ce que l'expression propre aurait de choquant ou de peu poétique. Exemples ; *L'Aurore aux doigts de roses ouvre les portes de l'Orient*, au lieu de dire : Le jour commence à paraître.

De ce mois malheureux, l'inégale courrière  
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.

(*Henriade*.)

Au lieu de : *Il faisait clair de lune.*

1394. — L'ANTITHÈSE (dont la racine est *anti* opposé) consiste à opposer les mots aux mots, les pensées aux pensées. Exemple :

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,  
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

(*Henriade*.)

1395. — LA GRADATION consiste à arriver par degrés à l'idée principale qu'on veut exprimer, soit en montant soit en descendant. Si la gradation est ascendante l'idée la plus forte doit être placée la dernière ; si elle est descendante, on termine au contraire par la plus faible, afin de laisser l'esprit sous l'impression de l'idée dominante.

Quand plusieurs expressions synonymes sont placées à la suite l'une de l'autre pour donner plus d'énergie à la pensée, elles doivent toujours être mises en gradation. Exemples :

*César avait un courage, une intrépidité extraordinaire.*

*Tu ne fais rien, tu ne trames rien, tu ne projettes rien, que je n'apprenne, ou plutôt que je ne voie et ne pénétre.*

Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi  
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi !  
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée ;  
Au tribunal de Dieu, je t'attends dans l'année,  
Les nombreux spectateurs émus et consternés,  
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.  
De tous côtés s'étend la terreur, le silence,  
Il semble que du ciel descende la vengeance.

(Raynour, *Les Templiers*.)

## CHAPITRE X.

### DE L'ANALYSE.

#### § I. Différentes sortes d'analyses.

1396. — Analyser, dans le sens le plus général, veut dire décomposer une chose pour en étudier toutes les parties. L'analyse est opposée à la *synthèse* qui consiste à réunir les parties divisées pour en refaire un tout.

1397. — Analyse vient du grec *analysis*, dissolution, formé de *ana*, de nouveau, et de *luo*, je résous. *Synthèse* vient de *sun* avec, ensemble, et de *tithêmi*, poser, placer.

1398. — Décomposition et recomposition, ou analyse et synthèse, tels sont les deux procédés qui se rencontrent dans tout travail complet de l'intelligence, dans tout développement régulier de la pensée.

1399. — L'analyse du discours peut avoir pour objet : 1° L'étude des mots ; 2° Celle des propositions ; d'où résultent en grammaire deux sortes d'analyses : l'analyse grammaticale et l'analyse logique.

1400. — L'analyse grammaticale consiste dans la décomposition d'une phrase en mots, pour étudier le rôle de chacun d'eux. Pour être complète l'analyse grammaticale doit comprendre :

1° La distinction ou classification des différentes espèces de mots ;

2° Les modifications de genre, de nombre, de mode, de temps et de personne, selon la nature des mots ;

3° Le rôle que chaque mot remplit dans la phrase comme sujet, régime ou modificatif, et les rapports des mots entre eux ;

4° Le sens et la valeur grammaticale des idiotismes.

1401. — Analyser un mot et le classer sont deux choses diffé-